

MARCEL JOUHANDEAU

Un second soleil

Journaliers XIX
février-septembre 1965

nrf

GALLIMARD



I

Février-mars 1965

Février 1965.

Une dame, animée des meilleures intentions sans doute, me donne rendez-vous dans un café, pour me mettre en garde contre Céline et son mari.

Elle m'adjure d'abord de lui confier si j'ai fait un testament en leur faveur et s'ils en savent quelque chose, que dans ce cas ils vont incessamment chercher à me faire mourir pour hériter.

L'important pour moi, ce serait d'être sûr qu'Élise n'est pour rien dans une pareille démarche.

Comme la dame, animée des meilleures intentions, est d'origine russe, je me dis qu'elle est bien capable d'avoir imaginé toute seule ce dénouement sinistre et décidé de me faire part de la tragédie qu'elle soupçonne en voie d'exécution.

L'étroitesse de vue que je remarque chez les honnêtes gens et les dévots me fait peur.

Pour moi il ne doit pas y avoir de coupables,

mais des malheureux, plus ou moins malheureux. L'honnêteté et la religion sont des gages de bonheur, non de mérites.

Il faut élargir, étendre sa compréhension jusqu'aux extrêmes limites de l'indulgence.

J'ai toujours éprouvé que ce ne sont pas du tout les hommes de lettres, mais les gens de métier qui sont la garde d'honneur de notre langue. C'est auprès d'eux qu'elle s'enrichit et je n'ai constaté nulle part ailleurs un souci plus constant et rigoureux de la justesse de l'expression.

Quand les mots sont justes, ils demandent à être respectés, à ce qu'on leur évite une compagnie canaille.

Un jour, à la table d'un homme illustre, j'ai entendu une femme qui siégeait à sa droite employer un mot qui m'est particulièrement antipathique. Aussitôt, je me suis permis de lui souffler qu'elle venait de déshonorer le rire, d'insulter au propre de l'homme.

Certes, ni M^{me} Chale, ma charcutière, ni M^{me} Dufournier, ma crémière, ne consentiraient à dire qu'elles se marrent, ou qu'elles rigolent, quand elles rient.

Quand il n'y a pas pour justifier un de mes actes une certaine beauté qui m'attire et me persuade que c'est bien, je ne peux pas ne pas renoncer à l'accomplir.

Je dis à Élise que je ne la vois jamais prier.

Elle : « Mon cher, quand je prie, je ne vais pas te chercher. »

Je reçois cette lettre insensée de Jacques Char-donne, dont j'ai toujours admiré la faculté d'illusion : « Mon cher ami, je recevrai toujours vos livres avec plaisir, mais je ne vous écrirai plus. Je vous dirai tout en une fois, vous donnant ma bénédiction :

« Vous serez immortel. Vous avez réussi par une insistance qui aurait dû vous perdre, avec une hardiesse incroyable, l'œuvre la plus singulière de tous les temps et qui gardera, à travers les âges sa virginité. »

Je ne suis pas assez vain pour croire en moi. Je laisse ce soin à Castor. Il peut le faire sans sottise, parce que je ne suis pas lui.

Qu'y a-t-il de plus beau que de se savoir, de se sentir la Providence de quelqu'un, de quelqu'un dont on n'a rien à attendre qu'un souvenir à peine et la plus incertaine reconnaissance. Je pense à mon petit Marc. Sa mère m'a déjà déçu avec usure, sans repentir de ma part.

J'ai l'impression qu'en moi il se passe quelque chose de grave, comme une révolution dans l'évolution de ma personne, une de ces révolutions qui font que l'on accède à une saison nouvelle. J'ai le

sentiment que j'entre dans mon hiver, qu'en moi le désir des désirs se meurt. L'important est de conserver sa chaleur. Or, une sorte de froid m'envahit oh! encore à peine, une indifférence progressive, bientôt complète et définitive aux objets qui dès ma jeunesse furent les leviers irrésistibles de ma convoitise. Un signe, un symbole : à mesure que le sommeil s'empare de moi, mon sang se glace au point qu'au milieu de la nuit je suis obligé de recourir à une source de chaleur artificielle pour me supporter.

Rien ne m'amuse comme, surpris en plein vol, un oiseau qui s'aperçoit qu'il se trompe de chemin et qui se ravise, que mon approche ou mon apparition imprévue à la fenêtre effraie, qui, près d'atterrir sur le balcon, corrige d'instinct sa courbe et contourne le toit de justesse.

Je suis sans désir; il me semble désormais comme impossible de faire un pas pour me saisir d'un objet, quel qu'il soit. Je me sens détaché, non de mon corps, mais de l'appétit, du penchant qui me poussait à rechercher l'accès des corps étrangers; en somme, je ressemble un peu à un univers, jadis en proie à une gravitation qui cesserait.

On me dit que je mourrai centenaire. Je n'y tiens pas du tout, surtout si je devais me survivre, survivre à mes sens, à ma conscience.

Avant de perdre la vie, se défaire, quelle défaite! Mourir plutôt tout entier tout d'un coup que par paliers. Ce qui importe, c'est de rester moralement

et physiquement intégralement soi. Pas de dispersion fragmentaire! Que la mort soit une catastrophe, seulement lente assez pour qu'on en mesure l'insolence, la solennité, l'irrémissible, l'implacable horreur, sans faiblesse.

Rien ne m'amuse comme mes déjeuners sommaires au *Cristal*, avenue de la Grande-Armée, capitale de mes souvenirs. C'est là que j'ai écrit à J. St., le soir du jour où ma femme a failli l'égorger, là où j'ai fait la connaissance de Jean Genet, où je rencontrais Benito.

Le patron actuel mériterait un engagement aux Folies-Bergère. Il sert lui-même ses clients au milieu d'une constellation impassible de garçons, vêtus de blanc, lui tout en noir. On ne saurait mieux danser le service, une jambe en l'air, le bras opposé jonglant avec les plats qui se succèdent vertigineusement, son nez et ses yeux dirigés vers le plafond, si bien que, tout étourdi qu'il soit par la valse, on se demande comment, sans distinguer personne, il a pu donner satisfaction à tout le monde.

En marge des fauves, un consommateur maussade m'intriguait qui ne mangea sans boire, en tout et pour tout, qu'un œuf dur, le malheureux, avec l'air, on le comprend, de vouloir se jeter sur ses voisins repus, pour les dévorer.

Même en l'absence de leur femme, rien de plus facile à repérer que les cocus.

Dimitriou est mieux que beau. Son calme olympien vous dépayse; dès qu'il est nu, l'atmosphère changée, on est en Paradis, de plain-pied avec les dieux, dont on attend la procession. Sa présence amorce, ameute les nuages qui se substituent au linge du lit et le soulèvent en un sorte d'apothéose.

On se souvient de certains vases grecs sur le ventre desquels se détachent des guerriers myrmidons de couleur sombre, noirs sur fond rouge, qui ont l'air d'oiseaux de proie casqués et griffus ou d'insectes géants plutôt que de gens de notre espèce. Eh bien! Dimitriou est, tout nu, couvert par place de bandes de poils comme de crevés de velours. Son arrière-train velu est si bestial par opposition à l'ivoire de son torse glabre qu'on a l'impression d'avoir affaire en lui plutôt qu'à un homme, à un centaure, à un sphinx ou bien si le regard s'attarde aux épaules soutachées d'une ombre qui semble une aile, on croit voir un Ange, mais un Ange qui ne serait pas une vue de l'esprit, qui serait un monstre scabreux de la même nature que le saint Georges de Pisanello dans *L'Enlèvement de la fille du Doge*.

Mon corps est comme un chien fidèle qui à merci se fait oublier, discret, humble, prêt à rendre service à tout venant, zèbre à la course et dont les membres, les organes, les glandes, les vaisseaux composent un concert merveilleusement accordé, unanime à obéir aux règles de la musique céleste depuis le jour où la main du metteur en scène l'a remonté. Il ne m'est à charge qu'un peu le soir, agité encore, quand il faudrait dormir. Et puis,

avec lui, hélas! comme avec toutes les bêtes, il y a l'ennui qu'il faudra le perdre.

Cette nuit, j'ai fait un rêve qui dans mon souvenir prend un air d'apologue.

Je me trouvais en Auvergne mêlé à une foule d'inconnus qui se proposaient de faire l'ascension d'une montagne. Un savant réputé avait pris le commandement de la troupe.

A la suite de rumeurs qui me concernaient, cet homme respectable jeta un moment un regard de suspicion sur moi, en même temps que les chuchotements se multipliaient qui m'aliénaient tout le monde.

On n'aurait pu se sentir tout d'un coup plus seul. Pour me consoler, je me disais que c'était sans doute parce que j'étais libre, alors que ceux qui m'entouraient restaient prisonniers d'entraves, de conventions, de préjugés dont je m'étais délivré.

A ce moment une voix me souffla : « Ignores-tu que tu es en Enfer? L'Enfer est le compartiment des âmes libres. »

Je protestais que l'indépendance n'est pas la révolte, mais un état de fait qui s'exaspère seulement, s'il est menacé.

Au cours de cette promenade, que j'effectuais en songe, personne n'aurait pu être plus heureux que moi. L'ostracisme dont j'étais l'objet n'intéressait que les autres. Il ne m'atteignait pas. Qui peut m'atteindre en moi-même? Pas même les Anges à qui Dieu cache nos secrets. Pas même Dieu qui s'interdit à la fois de nous contraindre et de nous anéantir par discrétion. La discrétion,

seule vertu dont l'excès ne saurait être préjudiciable à elle-même! La discrétion, vertu majeure de Dieu!

Je dois à la revue *Match* deux documents qui me semblent l'un déshonorer, l'autre honorer grandement l'espèce humaine.

Le premier, une photographie dont l'authenticité est incontestable, nous montre dans un camp de concentration nazi un cortège inqualifiable, au moment où il conduit à la mort un jeune détenu, coupable d'avoir tenté de s'évader. La victime est debout sur la plate-forme d'une voiture basse, tout juste bonne à être tirée par des chiens, faite de planches branlantes, ridicule, à laquelle sont attelés les camarades du condamné, condamnés eux-mêmes à le mener au dernier supplice. Dans cette scène surprise, ce qui porte l'atrocité à son comble, c'est que ce convoi misérable est précédé d'un orchestre, composé de prisonniers jouant, les uns de l'accordéon, les autres de l'harmonica ou de la trompette. La musique se devait d'être grotesque et gaie pour que ce fût plus cruel. En même temps, à leur honte, on voit sur le passage de la procession deux officiers allemands pouffant de rire. O jeune homme, qui te tiens droit par gageure, qui refuses de te laisser choir dans un dernier sursaut de dignité sous l'outrage, ta tête seule autorisée à plier sans bassesse en signe de résignation au pire avec la seule consolation sans doute de mesurer l'injustice d'un tel luxe de misère et d'insultes, puisses-tu avoir eu au moins l'orgueil de te préférer à ceux qui n'avaient pas pitié de toi.

L'autre image qui illustre la guerre au Vietnam, dresse au premier plan de toute sa haute taille, les pieds nus, vêtu d'une longue robe blanche, un garçon d'une beauté d'Archange, que pousse en avant une horde de soldats nains et noirs, comme des démons. Un sot tout seul au bord du chemin assiste au défilé, sans comprendre qu'il est le témoin d'un triomphe auprès duquel ceux des Romains pâlisent. Imbu en effet d'une fierté sans mépris, enthousiaste, impérieuse, mieux que surhumaine, surnaturelle, le sourire aux lèvres, l'air souverainement et définitivement heureux, celui qui va cesser de vivre marche à la mort comme à la plus enviable des fêtes.

Pour me supporter, la nuit, quand je ne dors pas, je pense à ces deux condamnés à mort dont je considère l'image avec tant de compassion et de ferveur qu'ils ont peut-être (j'ose l'imaginer, l'espérer) au passage rencontré mon regard, sur le chemin de leur supplice.

Il y a dans l'Univers des pentes, des culs-de-sac funestes. Un oiseau qui s'engage par mégarde, à l'étourdie, dans une cheminée sans issue, n'en sortira jamais. A travers des dédales sans fin son propre poids l'emporte au fond du labyrinthe où il mourra de faim seul et sans lumière. Combien de fois, quand j'étais enfant, en ai-je entendu gémir dans le fournil de ma grand-mère et plus tard dans les tuyaux de notre chaufferie, rue du Commandeur, sans rien pouvoir pour eux. Une fourmi qui se laisse glisser le long des parois lisses d'un

évier ignore que l'égout qui la guette sera pour elle le schéol. Jamais elle ne reverra sa famille ni le jour. Combien d'âmes humaines agonisent de même et leurs corps dans les oubliettes de ce monde.

En même temps on considère avec stupeur la béatitude infinie et éternelle de Dieu et mon inaltérable bonne humeur.

Il est trois heures du matin. Les avions qui passent dans le ciel au-dessus de la maison font vibrer près de mon chevet un vase de cristal, mal équilibré sur son pied. Rien de troublant comme ce rapport lointain d'une inéluctable nécessité.

Le dimanche, de leurs fenêtres, les domestiques me regardent faire avec plaisir ce qu'ils font tous les jours de mauvaise grâce, mais la nuance leur échappe.

J'ai rêvé cette nuit que j'avais écrit une vie de Saint, extrêmement dense; elle devait compter quatre cents pages au moins, j'en corrigeais les épreuves. Mon héros mystique et sibyllin répondait à ce que les Latins entendaient par *vates*. Il faisait songer à saint Bernard, si celui-ci s'était contenté d'écrire des ouvrages analogues à son commentaire du *Cantique*. Les citations abondaient que je remettais à l'étude avec patience. Je ne parvenais pas toujours, certes, à retrouver la

source des documents que j'employais, mais rétrospectivement le sérieux d'un pareil ouvrage, conçu en songe, m'oblige à redoubler de respect envers moi-même.

A mesure que je vieillis, la vitesse m'est plus insupportable. En même temps qu'elle m'offusque personnellement, elle me semble offenser la nature.

Je peux bien renoncer à l'amour. A la bonté non. Si je restais une semaine sans voir Céline et son petit Marc, je ne me le pardonnerais pas.

J'ai peur. Céline et son mari viennent de me faire part d'un projet dangereux. Ils seraient gérants d'un café dont la clientèle m'est suspecte et cela dans le plus bas quartier.

Si tout va plus mal, je m'efforcerai d'être meilleur.

Comment m'opposer à quelque chose, sans me trouver ensuite responsable davantage de tout ? Je mets en garde. Je n'empêche rien.

3 mars. Horreur. J'ai vu l'estaminet : à peu près l'atmosphère du *Viridiana* de Buñuel.

Comment ne pas rendre grâce à son propre corps, comme à un ami de tous les jours, du moment qu'il ne nous a donné que joies, aucune peine ?

Ainsi, est-ce presque à soi-même qu'on rend grâce, mais sans le moindre égoïsme et sans orgueil.

Il ne s'agit pas d'un hommage de latrie, ni d'hyperdulie, mais de dulie.

On reconnaît l'enjeu ou plutôt le complice, l'artisan de son bonheur et on lui exprime sa gratitude.

Il arrive à la colombe de Céline de descendre en trombe de son perchoir, comme pour invectiver, comme les prophètes d'Israël se mettaient à maudire.

Elle débite alors des imprécations, des phrases noires, elle si blanche, d'une voix dure, elle si douce.

A qui en a-t-elle? Je pense que c'est contre Élise, sans le savoir tout à fait, qu'elle fulmine qui l'a injustement condamnée à une virginité sans remède, à une solitude sans amour par haine de l'amour qui me semble ce qu'il y a de plus naturel au monde.

On se souvient que Lorette et Belle sont mortes de cette frustration. Perle se plaint de quelque chose dont quelqu'un est cause. Elle m'aime et me doit trop pour croire que ce soit moi.

Édith Philip m'ayant fait cadeau d'une splendide chemise rouge cardinalice de chez Knize, je suis allé aujourd'hui faire l'emplette d'un complet de velours noir qui saura la mettre en valeur et corrigera son peu de sérieux par un semblant de gravité.

Demain, on me reçoit officiellement à la Maison de *la Boucherie*, où les bouchers de Paris ont leur cercle et où s'ouvre une école professionnelle très florissante qui recrute ses élèves jusqu'au bout du monde, au Canada et en Australie. On se souvient que mon père exerçait ce commerce à Guéret. Après la visite de l'établissement, je présiderai le déjeuner au réfectoire.

Marie Laurencin qui était vive comme une bergeronnette se moquait volontiers de Georges Braque, dont la lenteur s'apparentait à celle des bœufs. Dépitée de voir que ses toiles n'atteignaient pas les prix astronomiques de celles de son vieux camarade, elle se moquait volontiers de lui, murmurant qu'une pensée de Georges lui tombait-elle sur le pied, son pied ne s'en portait pas plus mal. Elle prétendait aussi qu'il fallait une heure à Georges pour lire cent lignes. Rien ne la faisait rire, lectrice infatigable, qui s'était nourrie des *Métamorphoses* d'Ovide, comme de voir Braque accoler son nom à celui d'Hésiode.

Ce sont là espiègleries de gens qui ont grandi ensemble. Je n'ai jamais entendu Braque parler de Marie, mais je l'ai vu sourire avec malice, quand on prononçait son nom devant lui.

Pour avoir passé par les mêmes chemins et reçu les leçons du même maître, ils avaient retenu l'un et l'autre ce qui leur avait permis d'accéder à des réussites différentes, conformes à leurs dons respectifs. Au départ, les mesures de l'un n'étaient pas celles de l'autre, bien qu'ils eussent tous les deux la grâce.

nrf